

Colette Guillaumin : la théorie comme acte contestataire

Danielle Juteau

Professeur émérite, Département de
sociologie, Université de Montréal

Résumé

Colette Guillaumin propose des outils indispensables à la transformation des dynamiques sociales contemporaines. En montrant que le racisme précède la 'race' et que l'idéologie raciste se distingue de la théorie, ses travaux ont bouleversé la pensée scientifique et de sens commun. Sa théorisation du sexage comme rapport d'appropriation constitutif des classes de sexe, - une approche élaborée dans un dialogue constant avec d'autres féministes matérialistes -, ébranle des certitudes ancrées dans la nuit des temps. En tout temps et partout, elle n'a cessé de cerner et d'approfondir la naturalisation des catégories sociales, dévoilant le mécanisme qui masque la domination et en étouffe la contestation. Ainsi fournit-elle les outils qui nourrissent la prise de conscience des dominé.e.s, une étape nécessaire à toute action libératrice. Chez Guillaumin, pensée et action sont indissociables.

Mots-clés : classes de sexe, rapports d'appropriation, idée de Nature

La colère des opprimé.e.s

Les mouvements de libération qui émergent dans les pays colonisés après la Seconde guerre mondiale, puis en Occident dans les années soixante, interrogent les structures matérielles et symboliques de l'ordre établi. Femmes, Noirs, colonisés, minorités nationales, homosexuels, contestent, marchent dans la rue, écrivent des manifestes, distribuent des tracts, publient des articles, fondent des revues, ébranlant les murs du savoir. Cette irruption de la parole des minoritaires marquerait l'intrusion du politique dans les sciences humaines. Mais en est-il vraiment ainsi ? Selon Guillaumin, parler du politique en théorie revient à une tautologie car la théorie est toujours politique. C'est précisément quand le pouvoir politique et la domination de l'État passent entre les mains de la bourgeoisie au 18^{ième} siècle, qu'apparaissent les théories clairement orientées dans une perspective politique pratique sur les causes et le fonctionnement des systèmes sociaux.

Si le politique est toujours présent dans la théorisation en sciences humaines, majoritaires et minoritaires y entretiennent un rapport différent. Les majoritaires prétendent à l'objectivité de leurs analyses et reprochent aux minoritaires la partialité des leurs, sans oublier leur manque de décorum. C'est d'ailleurs pour empêcher le politique d'envahir l'université – un geste qui n'échappe pas au politique me semble-t-il - qu'on s'est opposé à l'implantation de cours et de programmes de recherche sur les rapports de sexe : la science se doit d'être au-dessus de tout soupçon. Pour les minoritaires, la théorie fut, pour reprendre l'expression de Guillaumin, un véritable cauchemar, des mots à mille lieux de leur quotidienneté. Mais ce rapport est en voie de transformation, comme elle le montre dans son texte sur les effets théoriques de la colère des opprimées, qui s'enracine dans les structures matérielles de la domination, avec son cortège incessant de travail à fournir et de violence. Car quelquefois, certaines conditions se trouvent réunies pour favoriser la prise de conscience de cette domination, comme chez Frederick Douglass quand il reçut quelques centimes pour son travail. Cet esclave comprit alors la contingence de sa situation, remit en question son statut, planifia son évasion et rejoignit le mouvement abolitionniste dont il fut un *leader*. C'est dans ce sens que « la théorie est d'abord conscience, celle précise de la place qu'on occupe ».

Les effets de cette prise de conscience sont multiples. Elle provoque une critique radicale dans l'interprétation des faits, déplaçant le regard de la Nature vers l'Histoire et les structures sociales, dont celles de l'oppression. Et puis elle subvertit la question, dans le sens où l'on passe du « problème noir » aux rapports et systèmes - esclavage, ségrégation, Apartheid -, établis par les dominants. Qu'on entende aujourd'hui parler du problème de l'immigration, ou encore du problème que posent les immigrants à l'identité ou à l'économie nationales, en dit long sur la difficile irruption de la pensée critique, de la robustesse et de l'enracinement de la pensée

dominante. Enfin, la colère des opprimé.e.s engendre des outils théoriques servant à analyser la dynamique des situations minoritaires.

Comme on le verra dans ses travaux sur les rapports de domination constitutifs des catégories de « race » et de « sexe », la théorie peut être un acte contestataire en soi, et qui incite à la contestation. En théorisant les rapports sociaux en termes de deux faces, concrète et idéologico-discursive, qui sont indissociables, Guillaumin cerne la dimension matérielle des rapports d'appropriation, révèle qu'ils secrètent l'idée de Nature, laquelle sert ensuite à les masquer. Or, comprendre que la domination n'est pas naturelle mais imposée, c'est aussi comprendre qu'elle peut être rejetée. Inspirant alors la révolte, la volonté d'abolir les rapports de domination, la théorie se traduit dans l'action.

Race, racisme et rapports d'appropriation

Le racisme demeure au cœur des sociétés contemporaines : il informe les pratiques discriminatoires dans le logement et à l'embauche, les agressions contre les immigrants et leurs descendants, le traitement des sans-papiers, les discours d'exclusion, les débats autour de l'identité nationale et des 'droits' de la majorité. Je parle du racisme comme si le terme était limpide et que son sens en était partout le même. Or, en plus d'être polysémique, le terme est trouble, tant dans les articles scientifiques que de sens commun. Aussi faut-il l'élucider, ce à quoi Guillaumin s'est attardée dans des travaux dont la pertinence ne s'est jamais démentie. On pourrait présenter plus longuement sa méthode d'analyse, l'appréhension du Sujet par le biais du travail comme catégorie centrale, la priorité accordée au discours plutôt qu'aux pratiques, le choix du discours implicite de préférence au discours explicite. Disons pour l'instant qu'elle cherchait à appréhender quelque chose de plus diffus que la théorie de l'inégalité des races, et qui lui serait antérieur.

Le racisme crée la race et non l'inverse

On a longtemps cru que la race précédait le racisme et qu'elle en constituait le fondement. Il y aurait des catégories distinctes appelées races, qui sont ensuite hiérarchisées. Le racisme correspondrait à cette hiérarchisation, c'est la croyance en l'inégalité des races qui constituerait le noyau du racisme, auquel s'associent des pratiques violentes. Or Guillaumin conteste cette analyse et interroge ce que d'autres acceptaient comme allant de soi : que sont les races, ces catégories qui ont été hiérarchisées ?

Si le terme race est ancien, le sens en a changé. Désignant autrefois la lignée, un groupe institutionnel de pouvoir, la notion de race inclut maintenant une idéologie somato-biologique. Et l'hérédité, qui désignait les droits de succession, renvoie désormais à la transmission génétique. Dans l'idée moderne de race, il y a hypostase dans le sens où la race est pensée comme une substance. Il y a aussi syncrétisme, car deux niveaux de signification - celui qui se limite aux caractères somato-héréditaires et celui qui désigne des ensembles culturels - se fondent en un tout. Enfin, on y retrouve une dimension bio-physique, la rigidité des appartenances de groupes étant devenue une fatalité biologique, inamovible. Le génétisme se substitue à l'Histoire, les catégories sont, on ne cherche pas à comprendre leur formation. Cette croyance en des catégories naturelles, fixes, aux frontières infranchissables et dotées d'un déterminisme interne, correspond à l'idéologie raciste. C'est le racisme qui crée la race et non l'inverse.

Guillaumin distingue ainsi la théorie raciste de l'idéologie, car la théorie raciste, cette croyance à l'inégalité des races, se construit à partir de l'idéologie, plus diffuse, qui lui est préalable. D'où une première inversion. Capitale, cette distinction éclaire les dynamiques racistes contemporaines qui relèvent davantage de l'idéologie que de la théorie. Il y a ceux qui prônent l'égalité des races mais ne contestent pas ce mode de catégorisation ; d'autres remplacent l'analyse biologisante par un essentialisme culturel, restant enfermés dans l'idée d'une catégorie homogène. D'autres encore réduisent le racisme à des agressions et à des pratiques violentes, alors que l'idéologie raciste est souvent laudative : les Noirs dansent bien, les Juifs ont le sens des affaires, les femmes sont intuitives... Lutter contre les violences, les agressions et les exclusions, rejeter l'idée d'une hiérarchie entre les catégories et s'opposer à l'idée de Nature, toutes ces actions, importantes, demeurent limitées quand on n'interroge pas la catégorie race elle-même.

L'idée de race s'enracine dans un rapport d'appropriation, qui la secrète

D'où vient alors cette idéologie qui fonde les catégories - Noirs, Jaunes, Blancs-, qui sont naturalisées ? Selon Guillaumin, l'idéologie raciste renvoie à plusieurs facteurs qui se combinent vers la fin du XVIII^e siècle, dont l'émergence des valeurs égalitaires - il faut bien justifier les nouvelles inégalités -, le développement des sciences et leur focalisation sur la causalité interne, le développement industriel avec la prolétarianisation et la colonisation. Le colonialisme s'accompagnera de l'esclavagisme, un rapport spécifique qui implique non seulement l'accaparement sans aucune sorte de mesure de la force de travail, mais de son origine, la machine-à-force-de-travail. Ce rapport d'appropriation physique directe réduit les êtres humains à l'état de choses, et c'est parce que les appropriés sont des choses que se construit un discours « exprimant que les dominés appropriés sont des objets naturels ». En interrogeant l'idéologie raciste, Guillaumin remonte jusqu'à sa source et en découvre l'ancrage, le rapport concret d'appropriation, qui secrète l'idée de Nature, qui sert ensuite à le masquer. En débusquant le système dominant de pensée, cette analyse favorise la prise de conscience et l'action. Car si la lutte contre le racisme inclut le rejet de l'idée de Nature, elle doit viser l'abolition du rapport qui la secrète.

La marque suit le rapport esclavagiste, elle ne le précède pas

Il y a un corollaire à cette analyse. Si les catégories raciales sont constituées dans un rapport d'appropriation, d'où vient l'idée, bien ancrée, qu'elles se rattachent à la couleur de la peau ? Guillaumin observe que les premières taxinomies fondées sur cette marque n'interviennent qu'un siècle après le prélèvement d'esclaves. C'est un hasard que les personnes réduites en esclavage à cette époque ait eu la peau noire, ce qui a fourni une marque 'ready-made' pour reprendre son expression. C'est ainsi que « la marque suivait l'esclavage et ne précédait nullement le groupe des esclaves ». Elle procède ici à une deuxième inversion, indiquant que le rapport social précède le choix d'une marque. Pour désigner le groupe concret qui est naturalisé, elle écrit race sans guillemets, alors que « race » renvoie au construit idéologique. Guillaumin observe que les classifications de race et de sexe sont à la fois vérité et mensonge. Mensonge, parce que la race n'existe pas, c'est un construit idéologique. Vérité parce qu'il existe des groupes concrets, autrefois des esclaves, aujourd'hui des sans-papiers, des travailleurs saisonniers, des immigrants issus des pays colonisés, des personnes qui fournissent un travail gratuit, au noir, sous-payé, des catégories qui sont l'actualisation d'un très social rapport et font l'objet de pratiques discriminatoires, de politiques d'exclusion, d'agressions, de bavures policières. On appréhende plus souvent les membres des catégories racialisées, on les emprisonne davantage, on leur refuse plus qu'à leur tour un logement ou un emploi, on procède au profilage racial. Ce qu'il faut rejeter c'est le mensonge sur la nature somatique du groupe sans abandonner pour autant les catégories de race et de sexe dont « on peut dire qu'elles sont des formations imaginaires, juridiquement entérinées et matériellement efficaces ».

Culturalisation et racialisation des rapports sociaux

On me dira que le temps de l'esclavage est loin derrière nous et que peu défendent aujourd'hui l'idée d'une Nature différente. Ce qui n'est pas faux, quoique... Beaucoup se portent à la défense de la Différence, comme dans le respect de la différence, le droit à la différence, l'égalité dans la différence. Mais qui est différent et de qui ? On en parle comme si elle existait en soi, évidente et sautant aux yeux. On ne remarque pas qu'elle désigne en fait les Autres, des minoritaires constitués au sein de rapports de domination qui sont tus: l'immigration correspondrait à un déplacement géographique et entraînerait des problèmes d'intégration, la globalisation renverrait à des échanges commerciaux entre partenaires au plan international et la discrimination se réduirait à des comportements individuels. Nombreux ceux qui pensent les groupes culturels comme homogènes, les Haïtiens sont comme ceci, les Arabes comme cela... Du racisme biologique, on est passé au racisme culturel, un nouvel essentialisme. En pensant la différence culturelle comme au fondement des catégories, on fait l'économie des rapports qui sous-tendent la formation des groupes et le choix des marques. On réduit les minoritaires à leur culture, occultant leurs composantes historiques, économiques et politiques.

On assiste au rétablissement de l'idée d'un comportement propre aux membres d'un groupe, dont les frontières sont définies par des marques comme la couleur de la peau. Comme le rappelle Guillaumin, la forme 'naturelle' demeure au centre des moyens techniques dont usent les rapports de domination pour s'imposer et garder l'usage des groupes dominés. Miles qualifie de racialisation le « *representational process whereby social significance is attached to certain biological (usually phenotypical) human*

features, on the basis of which those people possessing those characteristics are designated as a distinct social collectivity ». Ce processus est lié à la persistance des inégalités entre classes, entre le Nord et le Sud, entre immigrants et non-immigrants, entre sans-papiers et citoyens. Miles et Phizacklea, comme d'autres marxistes, rattachent les inégalités dites raciales aux rapports capitalistes. Pourfendant, à juste titre, l'idée de Nature, ils récusent l'étude des catégories raciales, les recherches devant avoir pour seuls objets le racisme et la racialisation d'une population immigrante particulière. Ce faisant, ils jettent le bébé avec l'eau du bain, car ils négligent les rapports spécifiques constitutifs des catégories racialisées, ce qui réduit la complexité du réel et escamote la spécificité de l'exploitation économique des catégories racialisées, qu'on ne saurait réduire à une simple analyse de classe. La théorisation par Guillaumin d'un rapport social analytiquement distinct du rapport de classe, se poursuivra dans ses travaux sur les rapports sociaux de sexe.

Sexe, sexage et rapports d'appropriation

Pour plusieurs féministes, les inégalités entre hommes et femmes renvoient à un rapport de domination mettant en scène deux groupes genrés plutôt qu'à un rapport constitutif des catégories de sexe. Dans le premier mode de théorisation, le genre renvoie à un processus d'enculturation différenciée - on ne naît pas femme, on le devient -, tandis que dans le second, on envisage que le genre est constitué dans un rapport de domination. On se penchera sur la contribution, fondamentale, de Guillaumin, et du féminisme matérialiste, à l'appréhension de ce rapport ; on se penchera également sur les réactions que suscite une telle analyse : colère chez les oppresseurs, agacement, craintes, déni ou rejet chez les opprimés.

Les mots de la colère

La fin des années soixante et les années soixante-dix voient à travers le globe la montée, l'explosion et le renforcement de mouvements sociaux dont le mouvement féministe : manifestations pour l'avortement libre et gratuit, groupes de *consciousness-raising*, revendications pour la reconnaissance, et la rémunération, du travail domestique... Les groupes et manifestes se multiplient, leurs acronymes et leur nom en disent long sur les sentiments éprouvés : le BITCH Manifesto (1969), le WITCH Manifesto (1969), le Redstockings Manifesto (1969), le SCUM (Society for Cutting up Men, 1967-68), les *Radicalesbians* ; en France, « Elles voient rouge », Monique Wittig publie « Les guérillères » en 1969. Ces manifestes appréhendent l'oppression des femmes à l'aide de métaphores qui lui donnent sens. Women as Niggers » classe opprimée, domestiques. L'analyse féministe radicale pose l'oppression des femmes comme fondamentale, ancrée dans une longue histoire qui engendre aujourd'hui une prise de conscience et une lutte commune 'en tant que femmes'. Des mots et des métaphores, on passera aux analyses scientifiques. Au début des années soixante-dix, les débats portent sur l'utilité de concepts sociologiques tels que : esclaves, caste, serf, groupe de statut dominé, groupe minoritaire...

De nouvelles questions surgissent, dont une des plus importantes est formulée par Nicole-Claude Mathieu. Les sciences humaines, observe-t-elle, font des catégories de sexe une variable fondamentale, mais n'en offrent aucune définition. Elle les incite à proposer une définition sociologique de ces catégories, jusqu'alors conçues en termes biologiques. Exception faite des féministes matérialistes, il faudra attendre les années quatre-vingt pour que soit reprise cette préoccupation, au sein même d'une théorisation féministe qui s'intéresse davantage aux catégories genrées qu'aux catégories sexuées.

Les théories féministes

Qu'il ait été libéral, marxiste, socialiste ou radical, le féminisme dit de la deuxième vague a approfondi les structures concrètes et symboliques de l'oppression. En théorisant expressément le rapport constitutif des classes de sexe, le féminisme matérialiste transcende les analyses de l'époque. Alors que le féminisme radical nord-américain décrivait les classes de sexe de façon substantialiste et sans théoriser le sexe, le féminisme marxiste réduisait l'inégalité des sexes à la production capitaliste. Dans un article fondateur, Christine Delphy apporte aux questions des féministes radicales sur l'oppression spécifique des femmes une réponse matérialiste. Ce faisant, le féminisme matérialiste proposera une série d'inversions qui rejoignent le projet féministe d'une révolution copernicienne. S'inspirant de l'idée marxienne d'un rapport social fondateur des classes, elle théorise le rapport

spécifique constitutif des classes de sexe, une approche qui rebutera les féministes marxistes et ébranlera le marxisme. Pour Delphy, le mode de production capitaliste se double d'un mode de production domestique (MPD), qui comporte un rapport d'esclavage caractérisé par la « fourniture gratuite de travail dans le cadre d'une relation globale et personnelle ». À la différence des féministes marxistes comme Benson, elle n'entrevoit pas de coupure entre les activités productives et non productives, ni entre les services fournis gratuitement par les femmes et les services commercialisés. Ainsi, « ce n'est pas la nature des travaux effectués par les femmes qui explique leur rapports de production, ce sont ces rapports de production qui expliquent que leurs travaux soient exclus du monde de la valeur ». Il s'ensuit, ceci est capital, que les femmes constituent une classe en tant que groupe effectivement soumis à ce rapport de production ou destiné à l'être. Les femmes en font partie, indépendamment de leur appartenance de classe qui infléchit cependant les modalités du travail effectué au sein du MPD. Explicité dans la revue L'Arc en 1975 le courant féministe matérialiste trouvera son lieu privilégié d'expression dans *Questions féministes*, une revue publiée entre 1977 et 1981. Dans leur introduction à cette revue, les auteures explicitent leur position théorique et politique, qui récuse l'essentialisme des différentialistes et le réductionnisme des marxistes féministes. Dès ses débuts, et encore de nos jours, ce courant suscite de fortes oppositions. Car pour les féministes marxistes et, aujourd'hui, pour les féministes postcoloniales, les femmes ne peuvent se constituer en classe de sexe en vertu de leur appartenance à des classes sociales antagonistes.

De ce débat découlent diverses positions. Pour certaines marxistes, il existerait un système unifié capitaliste et patriarcal alors que d'autres adoptent une position dualiste, reconnaissant deux systèmes distincts et relativement autonomes. Ces dernières procèdent à une analyse transversale du rapport patriarcal, dans son articulation aux rapports de classe, comme dans le débat sur le '*classless sex et le sexless class*'. D'autres privilégient le travail des femmes dans la reproduction et l'articulent au travail productif. On a longtemps réduit la production à la reproduction biologique, laquelle serait au fondement de la division sexuelle du travail. Parce que les femmes enfantent et allaitent, elles sont confinées à certaines tâches et exclues d'autres, d'où la division sexuelle du travail et les inégalités qui en résultent. L'apport du féminisme matérialiste est ici immense. Nicole-Claude Mathieu montre qu'en négligeant la distinction entre reproduction et maternité ainsi qu'entre maternité biologique et maternité sociale, plusieurs ethnologues et ethno-psychiatres élaborent une conception biosociale de la maternité alors qu'ils proposent une analyse purement sociologique de la paternité. Quelques années plus tard, Paola Tabet soutient à son tour que la différence sexuelle ne détermine pas le genre. Son analyse de sociétés antérieures aux nôtres, met en évidence « le roc solide sur lequel s'est fondée la domination masculine », le pouvoir des hommes sur les femmes reposant sur la violence, qui renvoie au monopole masculin des armes, et sur le sous-équipement des femmes qui renvoie au monopole masculin des outils. Une nouvelle inversion, qui entrevoit la place des femmes dans la reproduction comme tributaire des rapports de domination entre les sexes, et non l'opposé.

Enfin, l'on reconnaît, avec des nuances et accents divers, deux systèmes analytiquement distincts de relations sociales à travers lesquels s'exerce conjointement l'influence du capitalisme et du patriarcat. Cette dernière s'applique aussi bien sur le marché du travail qu'au foyer, dans les politiques gouvernementales et au sein des institutions juridiques. Walby, une féministe matérialiste anglaise, théorise la totalité du mode de production patriarcal, qui se compose de structures relativement autonomes et interdépendantes, dont le travail domestique, le travail rémunéré, l'État, la violence et la sexualité. Comme Delphy, elle débute par l'exploitation patriarcale au sein du MPD, où s'opposent la classe des productrices, les épouses, et celle des non-producteurs et exploités, les maris. Par conséquent seules les épouses feraient partie de la classe des femmes, à laquelle échapperaient les célibataires, qui s'apparentent aux groupes de statut. Cette distinction n'est pas sans problème, car en fait les célibataires sont elles aussi affectées hors salariat à l'entretien des êtres humains, elles occupent des emplois 'féminins', leurs salaires sont inférieurs à ceux des hommes, elles n'échappent pas à la violence, elles ne partagent pas pleinement le pouvoir politique et économique. Peut-on affirmer qu'elles ne font pas partie de la classe des femmes ? Les femmes peuvent-elles se soustraire à la classe de sexe ?

C'est chez Guillaumin que cette question trouvera réponse, que la théorisation d'un rapport transversal atteindra sa formulation la plus précise, inspirée, me semble-t-il, par ses travaux sur le racisme. L'esclavage, on l'a vu, qui a existé avant le capitalisme et s'y est ensuite articulé, se distingue de l'exploitation capitaliste, où la force de travail est mesurée et échangée contre un salaire. C'est un rapport d'appropriation physique direct qui réduit les acteurs à l'état d'unités matérielles appropriées, la machine-à-fournir-la-force-de-travail appartenant à son maître, qui en dispose hors salariat et sans mesure de temps. Or ce rapport existe encore au XXI^e siècle, quand il s'agit des femmes. Car toutes les femmes, épouses, veuves, grands-mères, religieuses, célibataires, sont affectées hors salariat et sans mesure de temps à l'entretien physique, corporel, affectif, des êtres humains. De leurs enfants et petits-enfants, des enfants de leurs nouveaux conjoints, de leurs neveux et nièces, de leurs parents âgés, des handicapés, des malades, et des hommes bien portants. Ce travail gratuit, elles l'effectuent dans la famille, mais aussi dans les hôpitaux, les hospices et résidences pour personnes âgées, dans leur milieu de travail, auprès de leurs collègues, de leurs patrons, de leurs élèves. Guillaumin nomme sexage ce rapport d'appropriation constitutif des classes de sexe, un rapport généralisé qui comprend deux formes: la première, collective, inclut toutes les femmes, et rend possible la forme privée de l'appropriation, qui lui est postérieure et s'institutionnalise dans le mariage (ou le PACS). En inversant l'analyse féministe habituelle qui fonde l'oppression des femmes dans la famille conjugale, elle éclaire la situation des femmes qui ne sont pas mariées et qui évoluent en dehors du MPD.

L'appropriation a des expressions concrètes, dont la gratuité d'un travail qui n'est pas mesuré, la charge physique des membres du groupe, l'obligation sexuelle, que Tabet aborde dans ses travaux sur l'échange économique-sexuel, un « phénomène qui désigne l'ensemble des relations sexuelles entre hommes et femmes impliquant une transaction économique ». Plutôt que d'opposer le mariage à la prostitution, elle envisage un continuum, avec, pour certaines femmes, un aller-retour entre ses formes légitimes et illégitimes. L'idée d'un échange économique-sexuel dans le mariage ou d'une autre relation 'légitime' suscite un malaise chez celles et ceux qui tiennent à une vision moins utilitariste.

Guillaumin se penche ensuite sur les moyens de l'appropriation: le marché du travail, le confinement dans l'espace, la démonstration de force, la contrainte sexuelle et l'arsenal juridique, qui restent présents : division sexuée du travail rémunéré, infériorité des salaires des femmes, violence domestique, viols, crimes d'honneur, confinement dans l'espace, on ne se promène pas partout et à toute heure. Pour saisir la dynamique interne aux rapports de sexe et leur articulation au capitalisme, elle analyse deux contradictions ; la première oppose la forme collective de l'appropriation à sa forme privée, car être l'épouse d'un homme c'est être soustraite partiellement du moins, à l'emprise des autres. La seconde se situe entre l'appropriation physique directe et la vente de la force de travail. Si le travail rémunéré n'abolit pas le travail gratuit des femmes, comme le déplorent moult études sur la « conciliation famille-travail », l'accès au marché du travail rémunéré transforme les modalités de l'appropriation privée et collective et, plus globalement, de l'ensemble du système. Au Québec par exemple, le système de sexage fondé sur la séparation des femmes en trois catégories - épouses, religieuses et quelques célibataires -, affectées au travail gratuit d'entretien des êtres humains dans des sphères distinctes et étanches, le foyer pour les unes, les hôpitaux-orphelinats-prisons-hospices-pensionnats-presbytères-écoles pour les autres, a longtemps prévalu. Dans le nouveau système de sexage qui émerge pendant les années soixante, les catégories ne sont plus étanches, chaque femme pouvant être mère, salariée, conjointe, bénévole, courant d'un espace à l'autre, en talons aiguilles ou en burqa, 'libre' de choisir entre toutes les possibilités qui s'offrent à elles. C'est par l'accomplissement de ce travail que les femmes deviennent des femmes et que se construisent les classes de sexe.

Enfin, Guillaumin examine les effets de l'appropriation concrète des femmes. D'abord, l'individualité, cette si fragile conquête, est ici refusée à une classe entière, celle des femmes étant diluée, matériellement, dans d'autres individualités. Une autre conséquence se manifeste dans sa face idéologico-discursive. L'appartenance physique « entraîne la croyance qu'un substrat corporel motive cette relation, elle-même matérielle-corporelle, et qu'il est en quelque sorte sa 'cause'. La mainmise matérielle sur l'individu humain induit une réification de l'objet approprié ». C'est dire que les unités matérielles appropriées deviennent des choses dans la pensée et que les caractéristiques physiques des personnes appropriées – qui renvoient au sexe biologique -, passent pour être les causes de la domination.

Les classes de sexe : un outil d'analyse qui éclaire des zones d'ombre

La théorie du sexage s'est élaborée en dialogue avec d'autres féministes matérialistes qui ont contribué collectivement à la théorisation des classes de sexe, dévoilant des phénomènes invisibles et donnant sens à ce qui était incompris.

Par son analyse du rapport opposant hommes et femmes au sein du mode de production domestique qu'elle articule au mode de production capitaliste, Delphy explicite comment les

hommes forment une classe dont l'ensemble de ses membres tire des bénéfices de l'oppression des femmes. En identifiant la totalité des structures du mode de production patriarcal, Walby offre une périodisation de la dynamique des relations patriarcales et l'appréhende au sein du mode de production capitaliste. Par sa théorisation des rapports sociaux de sexe, le féminisme matérialiste inverse le lien habituel entre le biologique, le travail reproductif et le travail productif. Mathieu questionne cette impression de fatalité biologique qui pèse sur la femme et sur elle seule. Elle critique ce qu'elle appelle l'évidence 'naturelle' de la maternité et l'obnubilation du lien biologique mère-enfant, qui amènent les chercheurs à faire de l'enfant, et non de la mère, le sujet social de la maternité. Aussi nous enjoint-elle à corriger l'asymétrie entre les analyses biosociales de la maternité et sociologiques de la paternité.

Et comme le souligne Tabet, si les différences biologiques déterminaient la division sexuelle du travail, pourquoi tant de contraintes et de violences sont-elles nécessaires pour l'assurer? Mathieu propose une autre inversion, qui déstabilise le rapport entre genre et sexe. Depuis Simone de Beauvoir et même avant, les féministes ont abandonné la catégorie 'sexe' pour explorer la construction des femmes et du genre. Si toutes (ou presque) s'accordent pour rejeter un déterminisme biologique entre sexe et genre, personne, hormis les féministes matérialistes, ne s'était interrogé sur la catégorie sexe per se. Or bien avant le *Gender Trouble* de Butler, Mathieu se demande « ... dans quel type de problématique nous plaçons-nous lorsque nous utilisons l'expression vague « en tant que femmes »? En repensant la relation entre sexe biologique et sexe social - le genre -, elle distingue trois modes de conceptualisation du sexe : l'identité sexuelle, l'identité sexuée et l'identité de sexe. Le premier, l'identité sexuelle, repose sur une conscience individuelle du vécu psychosociologique du sexe biologique : c'est la féminité. Le sexe représente la référence principale et la correspondance entre le sexe et le genre est homologique: le genre traduit le sexe. Dans le deuxième mode, l'identité sexuée est liée à une conscience de groupe, le genre constituant la référence principale : c'est la féminité. La correspondance entre le sexe et le genre est analogique, le genre symbolise le sexe. On se rend compte, à cette étape, que des comportements sociaux sont imposés à des personnes en fonction de leur sexe biologique.

Dans ce mode de conceptualisation, l'analyse porte sur la construction du genre. Dans le troisième mode de conceptualisation, l'identité de sexe, la bipartition du genre est perçue comme étrangère à l'idée de sexe en tant que réalité biologique. Le sexe social n'existe pas parce que le sexe biologique existe. Se référant à la théorie du sexage, Mathieu soutient que les sociétés emploient l'idéologie de la définition biologique du sexe pour légitimer et soutenir une hiérarchie du genre fondée sur l'oppression d'un sexe par un autre. C'est le genre - le sexe social - qui construit le sexe biologique et non l'inverse, d'où la correspondance sociologique et politique entre le sexe et le genre. Désormais, le sexe est associé à la classe de sexe et a pour référence principale l'hétérogénéité du sexe et du genre. Le sexe, comme la race, est une marque inscrite dans le corps dont on se sert pour identifier des catégories construites dans un rapport d'appropriation.

Enfin, la théorie du sexage favorise l'essor d'un paradigme multidimensionnel qui ne se limite pas à une seule ligne de détermination, échappant au double réductionnisme décrié par Hall il y a plus de vingt ans. Le premier, vertical, réduit les instances politiques et idéologiques d'une formation sociale à l'économique, incapable d'en cerner les médiations, qui ne sont jamais immédiates. Le second, de type horizontal, ignore la multiplicité des contradictions sociales, dont chacune renvoie à des origines distinctes et engendre des catégories différenciées. C'est en théorisant chaque rapport transversal, et toutes ses instances, qu'on peut comprendre leur spécificité, les articuler, examiner leur consubstantialité, c'est-à-dire leur interpénétration, et leur co-extensivité, la manière dont ils se constituent mutuellement. Cette approche compréhensive de la domination sexuelle et raciale ne fait pas des rapports sociaux de production ni des rapports Nord-Sud, leur unique fondement matériel. Elle permet en outre de saisir comment se construisent les classes de sexe au sein de la bourgeoisie et du prolétariat, des groupes ethniques majoritaires et minoritaires.

Les analyses du rapport entre genre et nation représentent un bel exemple de l'articulation des rapports sociaux, et le livre de Capitan sur la consubstantialité et la co-extensivité des rapports de sexe, de l'abolition du servage et de la construction de la Nation à la Révolution française est exemplaire. Elle montre comment l'oppression des femmes fut entièrement remodelée par la Révolution qui a libéré toute la propriété certes, mais seulement une moitié des personnes, les hommes-citoyens. En construisant la nation, la Révolution en exclut méthodiquement les femmes,

sous le couvert de la 'Nature' et par des décrets successifs, du droit électoral, de la guerre révolutionnaire, de la citoyenneté. Loin d'être un raté, l'exclusion des femmes constitue l'enjeu de la construction nationale, elle est l'élément qui guide la mise en forme de l'entité nationale. Privées de droits civiques, mises en état de répondre aux attentes et besoins de la nation, elles deviennent les moyens de la construction nationale.

Ainsi, la reconnaissance des classes de sexe est nécessaire à l'analyse de la construction de catégories sociales telles les majorités nationales, un processus qui transforme lui-même les rapports de sexe. Elle déplace en outre notre regard, de l'homogénéité des femmes vers l'homogénéité de la classe des femmes, ce qui infléchira radicalement l'analyse théorique et politique des opprimées.

De la conscience dominée à la conscience de classe

Chez Guillaumin, pensée et action, nous l'avons vu, s'interpénètrent. Ses écrits représentent un acte contestataire qui ébranle les structures du savoir dominant. En dévoilant l'idée de Nature, sa théorisation nourrit l'action, car elle révèle le caractère imposé, et par conséquent contingent, de la domination. Enfin, en rattachant l'idéologie naturaliste à la face concrète des rapports d'appropriation, son œuvre oriente le combat dans le sens de l'abolition de ces rapports. Or si la théorie est une action qui se traduit dans l'action, cette trajectoire n'est pas linéaire.

Sur les effets concrets de la colère des opprimés

Bien que les analyses du caractère idéologique de la race aient ébranlé la théorie raciste et servi à abolir les institutions juridiques de la ségrégation et de l'Apartheid, les inégalités raciales persistent, ce qui, à bien y penser, n'est pas étonnant. Car ces inégalités sont enracinées dans un rapport concret dont certains tirent d'importants bénéfices ; aussi faut-il poursuivre sur le terrain la lutte contre les nouvelles formes d'exploitation et de discrimination.

Du côté des rapports de sexe, la colère des opprimées a également débouché sur d'importants changements. Les métaphores de l'oppression - serf, caste, esclaves, 'Nigger'- ont été théorisées, alors que l'androcentrisme du savoir dominant fut dévoilé, et la domination masculine, analysée. On a réduit les inégalités économiques, politiques et juridiques entre les sexes, sans les éradiquer cependant, comme pour les inégalités raciales. Mais il se passe ici autre chose.

Alors que l'idéologie raciste est remise en question, l'idée de groupe naturel reste bien enracinée quand il s'agit des catégories de sexe. Si, dans les milieux disons progressistes, on reconnaît, y inclus chez les dominants, l'existence du racisme et l'obligation de le combattre, on réserve un accueil plus mitigé aux luttes contre le sexisme, perçues comme dépassées. Le féminisme est souvent délégitimé, l'étiquette féministe ayant acquis, plus qu'avant encore, une connotation négative.

La transformation des rapports de sexe a provoqué la colère des oppresseurs, qui s'exprime notamment dans divers fondamentalismes qui prônent l'idéologie d'une Nature spécifique aux femmes, justifiant ainsi la division sexuelle du travail, et plus largement la séparation des sphères masculine et féminine. Dans les sociétés où l'égalité des sexes se présente comme une valeur centrale, voire un marqueur de l'identité nationale, la violence contre les femmes subsiste, dans la famille qui demeure le lieu le plus dangereux pour elles, dans les relations 'amoureuses' comme le *date-rape*, et après la séparation, en guise de représailles. Des cliniques d'avortement sont fermées, quand elles ne sont pas bombardées, l'incitation à la reproduction s'est renforcée, l'inégalité des salaires n'a pas disparu, la libération des femmes est réduite à la libération sexuelle, leur hypersexualisation s'est accrue et s'applique aux pré-adolescentes. Même les vêtements pour nourrissons sont genrés. Le discours dominant masque les rapports de sexe: la pauvreté des femmes est dissimulée derrière la pauvreté des enfants, l'articulation du travail rémunéré au travail gratuit est présentée en termes de conciliation famille-travail, la violence contre les femmes se cache derrière le terme violences sexuelles. Enfin, on défend l'idée d'une culture radicalement différente des sexes - les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus -, ancrée dans la maternité, qu'on soit mère ou non.

Du côté des dominées

On me dira que la colère des oppresseurs n'a pas de quoi surprendre, car ils défendent leurs intérêts. Mais les réactions de certaines opprimées face aux analyses féministes sont plus étonnantes: déni, crainte, agacement, refus. Et même chez les féministes, plusieurs, pour ne pas dire la majorité, rejettent le sexage, son existence et, par conséquent, son analyse. Comment comprendre ce qui semble à première vue paradoxal ? En revenant en fait au rapport de sexage et plus précisément, à ses structures symboliques.

L'analyse de Mathieu sur la conscience dominée des femmes et les entraves à leur capacité de se poser en sujet/Je, s'avère capitale. Pour les femmes, appartenance veut dire faire partie de, mais aussi être la propriété de. Aussi retrouve-t-on dans des sociétés très diverses des points communs aux limitations à leur Conscience de soi, différentes de celles que subissent d'autres opprimés. D'abord, une part de leurs limitations mentales est inextricablement liée à des contraintes matérielles dans l'organisation des relations avec les hommes. Elles sont, en vertu du rapport de sexage, absorbées dans d'autres individualités, dévorées physiquement et mentalement. Ensuite,

elles sont en quelque sorte assignées à résidence, n'étant pas bienvenues dans les espaces publics, qui leurs parfois sont défendus. Enfin on impose une limitation à leurs connaissances sur la polis, la société, le politique, d'où l'anesthésie de leur conscience.

D'autres femmes s'identifient au Sujet, c'est-à-dire à l'homme-référent, car « les hommes qui contrôlent la femme (avec des modalités diverses selon les sociétés) lui sont un véritable écran, dans le double sens de référent interposé dans la conscience propre et de surface opaque qui lui renvoie les décisions masculines quant à sa vie, à ses actes...et à sa mort ». Elles s'accrochent à ce Guillaumin nomme le fantasme de notre autonomie et de notre individualité.

D'autres encore, conscientes de l'oppression des femmes, en recherchent des causes externes. Certaines reviennent à la Nature, comme les éco-féministes critiquent Badinter pour avoir négligé dans son dernier livre l'aspect biologique des femmes. Dans un article publié récemment dans le quotidien parisien *Libération*, ces éco-féministes reprochent au féminisme égalitaire inspiré par de Beauvoir d'ignorer « l'aspect biologique de la différence des sexes » et au féminisme de leurs mères d'avoir poussé les femmes « à adopter des comportements masculins au détriment des femmes et des enfants ».

D'autres se retournent vers d'autres systèmes de domination. D'un moment initial où l'on a voulu saisir l'oppression spécifique des femmes - par rapport aux prolétaires, aux colonisés et autres opprimés - et construire une sororité transversale, on est rapidement passé à la critique du féminisme radical, blanc et petit-bourgeois, qui chercherait à construire une fausse solidarité qui masquerait l'hétérogénéité de la catégorie femmes. Il ne s'agit pas de nier l'hétérogénéité de la classe des femmes et la divergence d'intérêts, que les féministes noires ont bien approfondies, et que le post 9-11 a déplacés et renforcés. L'enjeu, c'est la manière de les théoriser.

Certaines féministes, marxistes notamment, ont choisi de souligner les différences entre femmes, dénonçant dans un premier temps l'essentialisme des féministes radicales et matérialistes. Or la théorie marxiste des classes a rarement été qualifiée d'essentialiste, même si elle a tardivement compris l'hétérogénéité du prolétariat, grâce d'ailleurs à la critique féministe radicale. Plus récemment, les féministes postcoloniales ont rejeté la prétention universaliste d'un féminisme occidental-centriste qui occulterait les antagonismes entre femmes majoritaires (blanches) et femmes minorisées (de couleur) se déployant entre les pays (Nord/Sud) et à l'intérieur de leurs frontières (migrantes, ethniques, racialisées).

Elles ont par conséquent davantage exploré le fractionnement d'une catégorie sociale qui se construirait principalement à l'intérieur d'un processus d'enculturation - on ne naît pas femme on le devient - qui est modulé par l'appartenance nationale et de classe. Ne s'interrogeant pas sur le fondement matériel spécifique aux catégories de sexe, ce constructivisme culturaliste glisse vers le réductionnisme. En le subordonnant à d'autres rapports sociaux, cette approche situe le genre, et les relations entre les genres, dans l'instance culturelle, qui serait déterminée par l'instance économique, les rapports de classe, classiques ou postcoloniaux. Réduire l'oppression des femmes prolétaires au capitalisme et celle des femmes colonisées, immigrantes et racialisées au post-colonialisme, demeure plus admissible que de l'imputer au sexage, ce qui n'est pas sans s'apparenter à une identification à l'homme-référent. On y montre du doigt le capitalisme, le postcolonialisme et les femmes qui en tirent des bénéfices. Soit. Mais en limitant souvent l'analyse à une comparaison entre femmes, on occulte le rapport de sexage, taisant de la sorte les bénéfices qu'en tirent les hommes, de la bourgeoisie et du prolétariat, des pays du Nord et du Sud, majoritaires et minoritaires, selon des modalités qui leur sont propres.

L'homogénéité des femmes : un projet politique qui passe par la reconnaissance du sexage

Alors que ces courants s'empressent, au nom de l'anti-essentialisme, de débiller (*Unpack*) la catégorie femmes et de la déstabiliser, le féminisme matérialiste théorise quant à lui le rapport de domination constitutif des classes de sexe, proposant une analyse de l'exploitation et de l'appropriation des femmes par les hommes, - Blancs et Noirs, du Nord et du Sud, bourgeois et prolétaires -, qui transcende le culturalisme et le substantialisme. Aussi est-il en mesure d'articuler, et non de réduire, les rapports sociaux de sexe aux autres rapports sociaux, en tenant compte des instances économique, politique et idéologique-discursive qui leur sont spécifiques.

Enfin, d'autres féministes reprochent explicitement au féminisme matérialiste une conception homogénéisante de la catégorie femmes. « Quel statut accorder à la catégorie 'femmes', figure centrale de l'identité féministe », demande Lépinard? En théorisant l'oppression de sexe comme

transversale aux classes sociales, les féministes matérialistes accorderaient un primat à la différence sexuelle sur les autres différences sociales, définissant les femmes comme un groupe homogène, déterminé par une oppression commune au-delà des autres clivages sociaux. C'est pourquoi le féminisme matérialiste serait responsable, en France, de l'absence d'articulation entre race et sexe. Or, en établissant une équation entre oppression commune et groupe homogène, Lépinaud glisse subrepticement du rapport d'oppression à la catégorie opprimée, laquelle se situe pourtant en aval du rapport.

Qui plus est, théoriser un rapport transversal n'équivaut pas à le placer au-delà d'autres clivages ni à reléguer les autres rapports à l'arrière-plan, sauf chez les marxistes peut-être. Cela n'équivaut pas non plus à poser une correspondance, voire un lien nécessaire, entre classe de sexe et sororité. En fait, qu'entend-on exactement par homogène ? Une essence commune ? Une culture commune ? Une situation commune ? Une expérience commune ? Or Lépinaud elle-même précise que chez les féministes matérialistes, l'homogénéité n'est pas empirique mais normative, désignant un objectif politique et non un groupe concret.

Aussi faut-il revenir à l'objectif politique et à son émergence. Guillaumin mentionne que dans le cadre du sexage, les femmes sont assignées à des usages concrets dispersés « *Dans une sorte de patchwork d'existences, nous avons à vivre des choses distinctes et coupées l'une de l'autre* » d'où leur morcellement au plan idéologique. Puis elle ajoute, c'est « Notre résistance contre l'utilisation qui est faite de nous (résistance qui croît quand nous l'analysons) [qui rend] notre existence homogène ». Par conséquent, c'est la résistance à la domination qui crée le 'Nous' : l'homogénéité s'avère un projet, indissociable du rapport qui nous constitue en femmes, qui est la source de notre conscience, politique et de classe. Or ce rapport, dont la reconnaissance débouche sur la colère et la lutte en vue de son abolition « ... nous avons tendance à le nier, à l'oublier, à refuser d'en tenir compte... ». Et, j'ajouterai, nous avons tendance à taxer d'essentialisme et d' 'homogénisme', de manière à le délégitimer, le féminisme matérialiste qui le théorise. Alors qu'il faudrait le dévoiler, le cerner, l'approfondir, en décrire le fonctionnement et les modalités... Ici, comme ailleurs, conscience, théorie et action vont de pair.

Publications de Danielle Juteau

Nous les femmes : sur l'indissociable homogénéité et hétérogénéité de la catégorie, *L'Homme & la Société*, sous presse.

Forbidding Ethnicities in French Sociological Thought: The Difficult Circulation of Knowledge and Ideas, Mobilities, vol.1, No3, November 2006, pp.391-408.

L'ethnicité et ses frontières, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1999.

Cette interprétation des travaux de Colette Guillaumin et du féminisme matérialiste n'engage que son auteure.

Colette GUILLAUMIN, « Femmes et théories de la société : Remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », *Sociologie et Sociétés*, 13, 2, 1981, p. 19-30.

Frederick Douglass, *Les Mémoires d'un esclave*, Seconde édition revue et corrigée. Format de poche. Traduit de l'anglais par Normand Baillargeon et Chantal Santerre, Lux éditeur 2004 [1845].

Colette GUILLAUMIN, « Femmes et théories de la société : Remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », *op.cit.* p.21.

Colette GUILLAUMIN, *L'idéologie raciste*, Paris-LaHaye, Mouton 1972 ; Deuxième édition, Gallimard, Coll. Folio, 2002.

Colette GUILLAUMIN, « Pratique du pouvoir et idée de nature (1): L'appropriation des femmes », *Questions féministes* n° 2, 1978, p. 5-30, p.9.

Ibidem, p 30.

Colette GUILLAUMIN, « Race et nature : systèmes de marques, idées de groupe naturel et rapports sociaux » 1977, repris in *Sexe, Race et Pratique du pouvoir*, Paris, Côté-femmes, 1992, p. 171-196, p. 183.

Il en est ainsi pour les groupes ethniques, ces catégories construites dans un rapport social (colonisation, immigration) qui sont ensuite identifiées par des marques telles la langue, la religion.

Voir Danielle JUTEAU, *L'ethnicité et ses frontières*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999.

Colette GUILLAUMIN, « Race et nature : systèmes de marques, idées de groupe naturel et rapports sociaux », 1977, *op. cit.* p.191.

Robert MILES, *Racism*, New York, Routledge, 1989, p. 74

- Robert MILES and Annie PHIZACKLEA, *White Man's Country: Racism in British Politics*, Londres, Pluto Press, 1984.
- Nicole-Claude MATHIEU, « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », *Épistémologie sociologique*, no 11, 1971, p. 19-39.
- Pour une analyse approfondie, voir Danielle JUTEAU et Nicole LAURIN, « L'évolution des formes de l'appropriation des femmes: des religieuses aux "mères porteuses" », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol 25, n° 2, 1988, p. 183-207.
- Christine DELPHY, « L'ennemi principal », *Partisans* 54-5, 1970, p. 157-172.
- Ibidem*, p. 168.
- Ibidem*, p. 163.
- Ibidem*, p. 159.
- Aux Éditions Tierce, Paris.
- Nicole-Claude MATHIEU, « Paternité biologique, maternité sociale... », p. 39-48 dans Andrée Michel (éd.), *Femmes, sexisme et sociétés*, Paris, Presses Universitaires de France, 1977. Republié dans *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes, p. 63-73.
- Sylvia WALBY, *Patriarchy at Work: Patriarchal and Capitalist Relations in Employment*, University of Minnesota Press, 1986; Sylvia WALBY, *Theorising Patriarchy*, Cambridge, Blackwell, 1990.
- Danielle JUTEAU et Nicole LAURIN, « L'évolution des formes de l'appropriation des femmes: des religieuses aux "mères porteuses" », *op.cit.*
- Mathieu TRACHMAN « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet » Genre, sexualité & société [en ligne] No2, Automne 2009, <http://gss.revues.org/index.html>
- Ibidem*, p. 5
- Danielle JUTEAU et Nicole LAURIN, « L'évolution des formes de l'appropriation des femmes: des religieuses aux "mères porteuses" », *op.cit.*
- Colette GUILLAUMIN, « Pratique du pouvoir et idée de nature (2): Le discours de la Nature », *Questions féministes* n° 3, 1978; republié dans Colette Guillaumin, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir*, Paris, Côté-femmes, 1992, p. 49-82, p. 50
- Nicole-Claude MATHIEU, « Paternité biologique, maternité sociale... », p. 39-48 dans Andrée Michel (éd.), *Femmes, sexisme et sociétés*, *op.cit.*
- Paola TABELT, « Les mains, les outils, les armes », *L'Homme*, 19, 3-4, 1979, p. 5-61, p. 50. Reproduit, comme beaucoup d'autres articles cités ici, sur le site PERSÉE, <http://www.persee.fr/web/revues/>
- Judith BUTLER, *Gender Trouble*, New York, Routledge, 1990.
- Nicole-Claude MATHIEU, « Identité sexuelle/sexuée/de sexe? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », dans A.-M. Daune-Richard, M.-C. Hurtig et M.-F. Pichevin (éd.), *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques*, Paris, ADAGP, 1989, p. 109-147.
- Stuart HALL, « Gramsci's relevance for the study of race and ethnicity », *Journal of Communication Inquiry*, vol. 10, n° 2, p. 5-27, 1986, *op.cit.*, p. 25.
- Ibidem*, p.10.
- Voir Danièle KERGOAT « Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion », p.85-100 dans *Les rapports sociaux de sexe*, Paris, PUF, Actuel Marx, n° 30, 2001.
- Colette Capitan, *La nature à l'ordre du jour, 1789-1793*, Paris, Kimé, 1993.
- Ibidem*, p. 50.
- Nicole-Claude MATHIEU, « Banalité du mal et 'consentement' », p.162-173 dans Marie-Claire Calloz-Tschopp, *Hannah Arendt, 'la banalité du mal' comme mal politique*, Volume 2, Paris, L'Harmattan, 1998.
- Ibidem*, p. 164-5.
- Ibidem*, p. 165-6.
- Ce qui amène Mathieu à récuser l'idée du consentement à la domination, car une conscience anesthésiée ne peut consentir à ce qu'elle n'entrevoit pas. Nicole-Claude Mathieu, « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et fe quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie », p. 169-237 dans N.C. Mathieu, *L'arraisonnement des femmes*, Paris, Éditions de l'EHESS, Collection Cahiers de l'Homme, 1985.
- Ibidem*, p. 166.
- Elisabeth BADINTER, *Le conflit. La femme et la mère*, Paris, Flammarion, 2010
- Le Devoir*, A8 20-1 février 2010.
- Les citations sont tirées du journal québécois *Le Devoir*.
- Par exemple: Frances BEAL, *Double Jeopardy : Black and Female, A Manifesto*, 1969 ;

- Bell hOOKS, *Feminist Theory: From Margin to Center*, Boston, South End Press, 1981; Gloria HULL, Pat BELL SCOTT et Barbara SMITH, in *All the Women are White, All the Blacks are Men, But Some of Us Are Brave*, The Feminist Press, 1982 ;
- Hazel CARBY, « White women listen! Black feminism and the boundaries of sisterhood », p. 212-235 dans Center for Contemporary Cultural Studies at the University of Birmingham (dir.), *The Empire Strikes Back: Race and Racism in 70's Britain*, Hutchison, Londres, 1982.
- Pour une analyse de ces enjeux, voir Danielle JUTEAU, « 'Nous' les femmes : sur l'indissociable homogénéité et hétérogénéité de la catégorie », *L'Homme & la Société*, sous presse.
- Voir Éléonore LÉPINARD, « Malaise dans le concept », *Cahiers du Genre*, Féminisme(s). Penser la pluralité, n° 39, 2005, p.107-135.
- Éléonore LÉPINARD, « Malaise dans le concept ? » , *op.cit.* p. 109-110. Dans mon article « 'Nous' les femmes : sur l'indissociable homogénéité et hétérogénéité de la catégorie », *op.cit.*, j'impute cette carence à l'absence, voire au refus, d'une théorisation des rapports sociaux ethniques en France, ce qui a rendu difficile, pour tous les féminismes, le travail d'articulation.
- Toute la sociologie wébérienne des relations ethniques cherche à identifier les facteurs conduisant de l'expérience commune à la conscience commune de cette expérience commune à l'orientation mutuelle des comportements au processus de communalisation, bref à l'action collective.
- Colette GUILLAUMIN, Question de différence » in *Questions féministes*, n° 6, 1979, p.3-22, p.21.
- Ibidem*, p.21
- Colette GUILLAUMIN, « Pratique du pouvoir et idée de nature (2): Le discours de la Nature », *Questions féministes* n° 3, 1978; repris dans Colette Guillaumin, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir*, *op.cit.* p.80.